

B ➔ BIOGRAPHIE ➔ BIOGRAPHIE

Portrait d'un artiste pétri de contradictions

Moravia dans tous ses états

Yann Nicol

Sous la plume de René de Ceccatty, **Alberto Moravia**, figure de la vie intellectuelle du XX^e siècle, devient une sorte de héros romanesque dont la vie est marquée par l'histoire, la politique, les arts et l'amour. Un portrait rigoureux qui éclaire le parcours d'un écrivain - et d'un homme - ambigu et hors du commun.

C'est en 1924, à l'âge de 17 ans, qu'Alberto Moravia commence l'écriture de son premier roman, *Les Indifférents*, alors qu'il est immobilisé dans un sanatorium pour une tuberculose osseuse. Cette maladie, qui lui vaudra une claudication jusqu'à la fin de ses jours, est, avec sa judéité et son origine bourgeoise, l'une des trois caractéristiques qui fondent l'identité et le rapport au monde de celui qui est sans conteste l'un des artistes intellectuels les plus importants de l'Italie du XX^e siècle - le pendant italien de Sartre, comme le suggère René de Ceccatty dans cette biographie touffue et passionnante.

Une biographie particulièrement réussie, dans laquelle René de Ceccatty, qui fut son traducteur et son ami, tente de saisir l'ambiguïté et la complexité d'un homme dont la trajectoire suit les principaux soubre-

sauts du siècle, de sa résistance au fascisme à la chute du communisme en passant par sa relation avec le Parti Communiste italien et son élection au Parlement Européen.

Un portrait au cours duquel le biographe se plonge dans une œuvre littéraire majeure qui connaîtra de nombreux prolongements au cinéma et dans l'intimité d'un homme qui se révèle être un grand voyageur, et un amoureux impénitent, au travers notamment de ses relations tumultueuses avec les femmes de sa vie, Dacia Maraini, Carmen Llera et Elsa Morante...

De Pasolini à Claudia Cardinale

C'est en 1939 qu'Alberto Moravia rencontre cette dernière, avec laquelle il quitte Rome pour fuir le régime fasciste. De cette période il tirera un roman aux très forts accents autobiographiques, *La Ciociara*, qui restera pourtant toujours dans l'ombre de celui d'Elsa, à la fois complice de l'homme et rivale de l'écrivain. Ce que parvient parfaitement à faire René de Ceccatty dans cette biographie intellectuelle, c'est d'entremêler la dimension purement biographique à de nombreuses et très profondes analyses littéraires de l'œuvre du Maestro.

Ainsi la plongée dans *La Ciociara* donne un écho à la vie de Moravia pendant la Seconde Guerre mondiale, *Le Conformiste* ou *Les Deux Amis* éclairent la notion de l'engagement politique anti-fasciste et communiste, *L'Ennui* la question de l'art et de la création...

Autant de livres, et de sujets irrigués par la présence du sexe, de la violence, des liens entre l'intime et le politique, qui ne sont pas sans rappeler les thèmes d'un homme qui comptera aussi beaucoup dans la vie et l'œuvre d'Alberto Moravia, Pier Paolo Pasolini. Car au fil des années, l'auteur d'*Agostino* aura fréquenté les grandes figures de la vie culturelle du XX^e siècle, et notamment des cinéastes (Bertolucci, Godard, De Sica) et de grandes actrices (Brigitte Bardot, Claudia Cardinale, Sofia Loren). Jusqu'à sa mort, en 1990, alors qu'il poursuivait son œuvre (avec notamment de nombreux recueils de nouvelles) et son activité de journaliste, dans laquelle il menait au bout une notion d'engagement qu'il avait toujours contournée dans ses écrits littéraires...

Avec un art consommé du récit et une solide connaissance de l'œuvre, René de Ceccatty donne à cet artiste pétri de contradictions un portrait à sa mesure, révélant ses failles et ses paradoxes, sa force et son engagement autant que son génie littéraire et sa complexité d'homme.

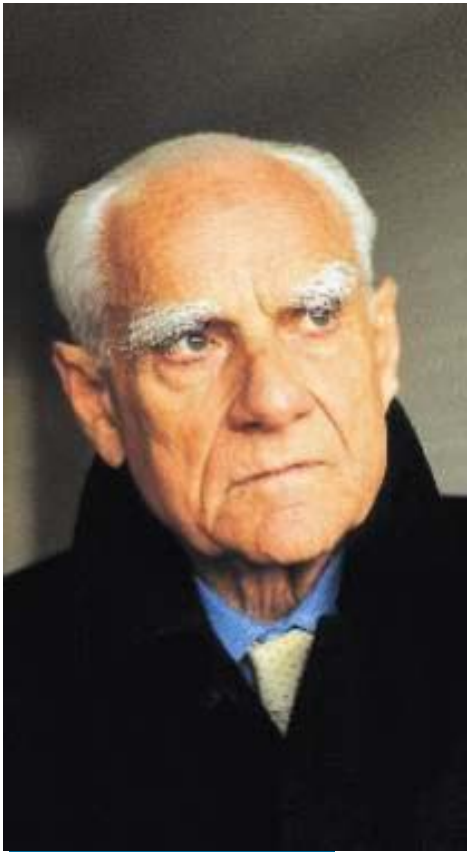
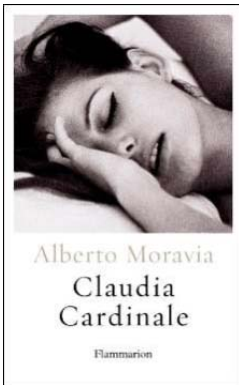


Photo: Paola Agosti

René de Ceccatty
Alberto Moravia
Flammarion, 2010
678 p., 25 €

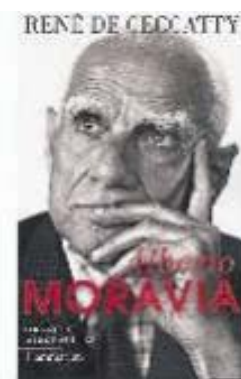
et aussi...

Alberto Moravia
Claudia Cardinale
Entretiens traduits de l'italien par René de Ceccatty
Flammarion, 2010
80 p., 12 €



EXTRAIT

„Ce n'est qu'alors, à l'été 1952, que Moravia sort d'une longue période dépressive. Ce flottement d'humeur dure depuis l'échec du *Conformiste*. Une dépression qui toutefois n'empêche pas Moravia de tenir le rythme stakhanoviste de deux nouvelles par mois paraissant dans *Il Corriere della Sera*, et souvent plus, pour satisfaire d'autres commandes, mais qui explique ses hésitations romanesques, puisqu'il abandonne *Les Deux Amis*, projet politique qui réclamait probablement plus d'investissement personnel et plus d'énergie qu'il n'en avait à sa disposition, dans le découragement qui l'abattait. Il est probable que sa mésentente conjugale participe à le miner. Aussi est-ce de celle-ci qu'il va se servir pour écrire *Le Mépris*.”



La capacité de dire non

Le „scandale“ Pasolini

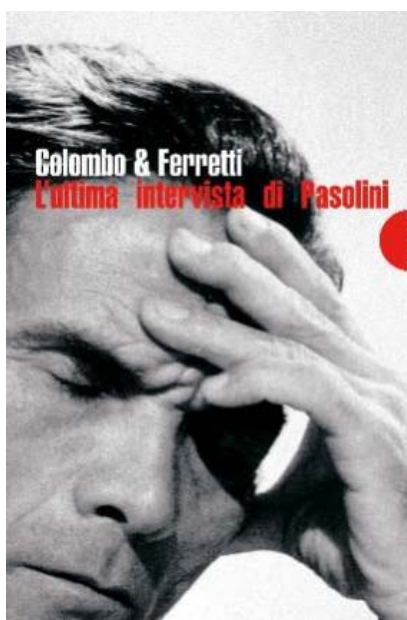
Les éditions Allia ont eu l'excellente idée de reprendre, dans leur imbattable collection 3 euros, le texte de l'ultime entretien de **Pier Paolo Pasolini**, réalisé par Furio Colombo et publié pour la première fois dans le supplément „Tuttolibri“ du quotidien *La Stampa* le 8 novembre 1975.

L'entretien s'était déroulé samedi 1^{er} novembre 1975, entre quatre et six heures de l'après-midi, et c'est Pasolini lui-même qui, en proie sans doute à une intuition funeste, avait suggéré comme titre *Nous sommes tous en danger*. Quelques heures plus tard, son corps sans vie gisait à la morgue de la police de Rome.

A la mitan des années 70, l'Italie vivait encore très mal le fait qu'un de ses intellectuels les plus charismatiques pratique son homosexualité avec une entière liberté, parfois à la limite (et au-delà) d'un risque pour sa propre vie. Dans un „journal rétrospectif“ - publié ici en guise de postface de l'entretien et intitulé „Seize années de souvenirs 1959-1975“ -, Gian Carlo Ferretti évoque cette longue série de procédures judiciaires, de censures et autocensures, attaques polémiques, lynchages moraux, menaces, insultes, agressions, qui devaient logiquement aboutir à l'explosion d'un scandale Pasolini. Un scandale subi ou recherché par l'intéressé, avec ce sens lucide

du risque et du défi qui transparaît dans chacune des répliques de son ultime entretien.

A travers ce qui peut donc être considéré comme le véritable testament d'un opposant irrégulier mais irréductible, en dehors des institutions et contre elles, perce une formidable leçon d'éthique - qui mériterait d'ailleurs d'être citée in extenso. Aux yeux de Pasolini, le petit nombre d'hommes qui ont fait l'Histoire sont ceux qui ont dit non, „jamais les courtisanes et les valets des cardinaux“. Dans la lourde tâche consistant à nous confronter en solitaires avec la vérité, le refus - des saints, des ermites, des intellectuels - a toujours constitué un geste essentiel: „Pour être efficace, le refus doit être grand, et non petit, total, en non pas porter sur tel ou tel point, 'absurde', contraire au bon sens. Eichmann, mon cher, avait énormément de bon sens. Qu'est-ce qui lui a fait défaut? La capacité de dire non tout en haut, au sommet, dès le début, tandis qu'il accomplissait une tâche purement et ordinairement administrative, bureaucratique. Peut-être qu'il aura dit à des amis que ce Himmler ne lui plaisait pas tant que ça. Il aura murmuré, comme on murmure dans les maisons d'édition, les journaux, chez les sous-dirigeants politiques et à la télévision. Ou bien il aura protesté parce que tel ou tel train s'arrêtait une fois par jour pour laisser les dé-



Colombo & Ferretti
L'Ultima intervista di Pasolini
Traduit de l'italien par Héléne Frappat
Allia, 2010
64 p., 3 €

portés faire leurs besoins et avaler un peu de pain et d'eau, alors qu'il aurait été plus fonctionnel et économique de prévoir deux arrêts.“ A méditer, en ces temps de disette morale où l'engagement des intellectuels consiste essentiellement - l'image appartient encore à l'auteur d'*Une vie violente* - à consulter les horaires des trains de l'année passée pour mieux s'étonner du fait que deux rames qui ne devaient nullement se croiser ont tout de même fini par se fracasser...
C. C.

8